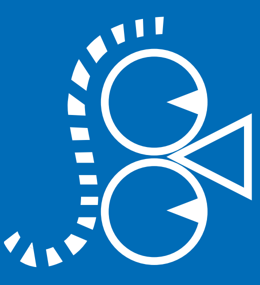
Vu de Pro-Fil

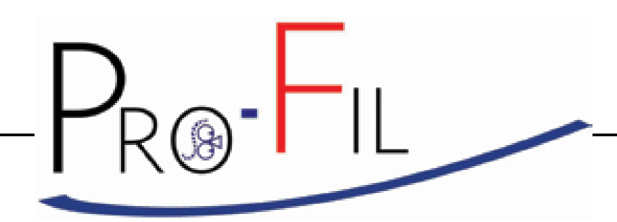


Dossier : Rire au cinéma, les pépites

N°36
Eté 2018

Vu de Pro-Fil

N° 36 – Eté 2018



PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

Couverture : Camille Chamoux dans *Larguées*





Le cinéma comique souffre d'une situation paradoxale. D'un côté, la quasi-totalité des films français en tête du box office sur les cinquante dernières années, de *La grande vadrouille* à *Bienvenue chez les Ch'tis*, sont des films comiques. D'un autre côté, très rares sont les comédies qui trouvent grâce auprès des cinéphiles et recueillent de très bonnes critiques. Aurions-nous honte de rire ? Serions-nous encore marqués par l'opprobre porté sur l'ironie par l'église du haut Moyen-âge qui considérait la moquerie comme un péché ? Est-ce un réflexe d'intellectuel pour qui le rire serait vulgaire ? Pourtant, « le rire est le propre de l'homme » ou, comme le dit Waltraud Verlaguet dans son coin Théo, « quand l'homme rit, le diable a perdu son pouvoir ».

C'est à cette question du rire au cinéma que nous consacrons notre dossier qui s'appuie sur deux séminaires récents organisés par les groupes d'Ile-de-France et de Marseille. Qu'est-ce qui nous faire rire ? Quels sont les procédés qui amènent le rire ? Ont-ils évolué depuis les débuts du cinéma ? Quelle place ont les acteurs dans l'effet comique ? Du burlesque américain à la comédie italienne, quelles périodes ont marqué l'histoire du cinéma comique ? Tels sont certains des thèmes que nous avons cherché à aborder. Nous espérons que les nombreuses références de ce dossier à des films anciens ou récents qui restent des incontournables du genre inciteront le lecteur à les revoir pour poursuivre en riant sa réflexion.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Agulhon
Jean-Philippe Beau
Marc Bergman
Dominique Besnard
Marcel Besnard
Jacques Champeaux
Nic Diament
Marie-Christine Griffon
Françoise Lods
Jean Lods
Katia Margerie
Maxime Pouyanne
Philippe Raccah
Jacques Vercueil

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 mars 2018
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne Nouveau
Patrick Duprez — 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Une geôle au grand air

La prière de Cédric Kahn (France 2018, 1h47)

Après *L'apparition* de Xavier Giannoli, après *Marie Madeleine* de Garth Davis, voici un *opus* propre à déclencher des polémiques dans notre république laïque ; l'air du temps y est sans doute pour quelque chose.

Ainsi donc, voici un superbe coin de montagne à mille distances du monde. Un établissement que l'on imagine charitable, où l'on accueille les jeunes paumés avec leur fardeau, éprouvés par une addiction à la drogue dont ils ne parviennent pas à se sevrer. Au programme, le travail intense, les camarades, et pourquoi pas, au bout du chemin, la foi ou quelque chose qui y ressemble. Les anciens vous accueillent, eux qui sont parvenus, après bien des luttes, à se soustraire à leur penchant. A eux maintenant de vous accompagner dans votre cheminement, en reconnaissance pour ce que les anciens ont fait pour eux.

L'arrivée, les premiers jours sont fort rudes ; la rechute est là, ponctuée par des pugilats d'une grande violence, car le mal lâche difficilement.

Mais tous ont assumé, à leur tour. S'y ajoutent l'humilité des rudes travaux des champs, inconnus, les maladresses mal ressenties, la thérapie des efforts physiques.

Le bout du chemin

Se succèdent les saisons, la neige somptueuse, toujours renouvelée, la nature offrant à ces malheureux ce qu'elle a de meilleur. L'évasion est aussi au programme pour retrouver la liberté. Mais pour quoi faire ? Et où ? L'affaire tourne vite court. Puis une balade en haute montagne, tous réunis. Notre jeune homme est distancé, s'égare vite, chute lourdement. Toute une nuit à évaluer, immobile, la gravité de la blessure… et l'avenir ? Et si l'imprévue guérison lui signifiait le chemin de la foi ? En bout de course, on ne sait si notre garçon rejoindra en Espagne celle qui semble l'attendre et qu'il a connue dans son évasion champêtre, ou s'il va entrer au séminaire (on nous dit qu'il n'est pas encore prêt pour cette issue). Le réalisateur laisse à chacun le choix qui lui convient. A l'issue de la projection, un silence fortement inhabituel était, si j'ose dire, palpable — formule médiatique pour une fois non galvaudée : l'émotion était visiblement au rendez-vous.

Jacques Agulhon

Antony Bajon dans *La prière*



A voir en ce moment

Sissi-blues

3 jours à Quiberon d'Emily Atef, Allemagne, Autriche, France (sortie le 13 juin 2018)



Un portrait extrêmement sensible d'une grande actrice. Ce sont les interviews de Romy Schneider réalisées par Michael Jürgs pour le *Spiegel* en 1981, ainsi que les superbes photos en noir et blanc de Robert Lebeck qui les accompagnaient, qui forment la trame du film. L'actrice était alors adulée en France et exécrée dans la presse allemande pour avoir trahi l'idéal Sissi. Le journaliste pousse Romy dans ses derniers retranchements, jusqu'au point de rupture, relevant ainsi son extrême fragilité, doublée d'une générosité exubérante, qui la rendaient si touchante à l'écran et si démunie devant la vraie vie. Bien au-delà du portrait de Romy, le film nous fait toucher du doigt des questions essentielles : comment faire face ? Quels choix prendre ? Jusqu'où sommes-nous libres de nos destins ? Emouvant.

Waltraud Verlaguet

Tache noire sur fond blanc

BlacKkKlansman de Spike Lee, Etats-Unis d'Amérique (sortie le 22 août)

Qu'un inspecteur de police ait infiltré le Ku Klux Klan, ce n'est pas étonnant, mais qu'il soit afro-américain relève de l'exploit. C'est pourtant l'histoire de Ron Stallworth, le premier policier à s'y risquer et à réussir. Le scénario de *BlacKkKlansman* s'est inspiré de cet événement et le film réalisé par Spike Lee est réjouissant de suspense et d'humour.

En 1970, au moment des manifestations pour les Droits civiques, il n'était pas facile pour un Noir du Colorado de rejoindre les forces de police même s'il était pénétré de sa vocation au service de son pays. Mais Stallworth (John David Washington), soutenu et encouragé par ses supérieurs et son collègue Flip Zimmerman (Adam Driver), d'origine juive donc détesté presqu'autant que son partenaire par le groupe raciste, va jouer à cache-cache.

Les poursuites, les rebondissements, les situations impossibles à tenir, font de *BlacKkKlansman* un film grand public ; les caractères bien campés, les positions inconfortables de chacun des héros dans leurs dilemmes et leur évolution ajoutent de l'intérêt ; la conclusion est celle d'un *feel good movie*. Un plaisir !



Nicole Vercueil



Les Granges brûlées

Burning (Beoning) Lee Chang-dong, République de Corée (sortie le 29 septembre)



Lee Chang-dong (2007 *Secret Sunshine*, Prix d'interprétation féminine ; 2010 *Poetry,* Prix du jury œcuménique et Prix du scénario) remporte cette année à Cannes le prix de la FIPRESCI pour *Burning*, son cinquième long métrage, tiré d'une nouvelle d'Haruki Murakami intitulée *Les Granges brûlées*.

Jongsu, coursier, fils d'éleveur et écrivain en devenir, rencontre une amie d'enfance, Haemi, jeune fille indépendante refusant les conventions, et Ben, le nouvel amant d'Haemi, jeune homme énigmatique vivant dans le luxe. Une rivalité larvée s'installe peu à peu entre les deux hommes, accentuée par la différence de niveau social. Ben fait part à Jongsu de son passe-temps favori : brûler des serres en plastique parce qu'elles ne servent plus à rien. Ce film nous fait passer de la réalité à l'illusion montrée par une pantomime (Haemi fait mine d'éplucher et de manger une mandarine), un chat invisible, la disparition soudaine d'Haemi. Et il nous questionne sur cette jeunesse coréenne à travers des scènes et des paysages magnifiques.

« Le monde est pour moi un mystère » finit par avouer Jongsu.

Marie-Christine Griffon

Courage, engagement et émotions

Le Festival international de films de Fribourg a placé sa 32ème édition autour de thématiques fortes et poignantes.



Une grande ouverture sur le monde était un des piliers du festival. De fait, nous avons pu apprécier des histoires, des drames et des émotions venant des quatre coins du globe, en voyageant de Trinidad et Tobago en Ukraine, en passant par la Corée du Sud et la Mongolie.
Traditions et transmission ont également nourri la trame de tous ces films. Véritables messages d'espoir pour les générations futures, réalisateurs et réalisatrices nous ont fait découvrir les coutumes de leurs pays. D'ailleurs, le Jury œcuménique l'a souligné au travers de son lauréat, le film *Foxtrot* de Samuel Maoz :

> « Le réalisateur nous raconte la grande Histoire et les histoires personnelles. »

Mais c'est surtout le courage qui fut le fil conducteur de ce festival. Films engagés et pleins de bravoure, mais aussi actes de résistance avec les poings levés de Ken Loach et de Thierry Jobin. Le directeur artistique ne s'y est pas trompé :

> « Le cœur et les tripes sont les moteurs de ce festival, ceux de la sincérité et de l'émotion. »

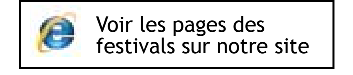
Maxime Pouyanne
membre du Jury interreligieux

Passionnante réalité

40ème édition du Cinéma du réel, 23 mars au 1er avril au Centre Pompidou (Paris).

Le festival international de films documentaires a été fondé en 1979 sous l'impulsion de Jean Rouch et de Jean-Michel Arnold, ami de Henri Langlois. La passionnante diversité des approches du réel à la surface du globe s'est manifestée dans des films qui explorent les luttes politiques et sociales aussi bien que la vie quotidienne des femmes, des jeunes, des personnes âgées. Dans la Compétition internationale le grand prix est revenu à *L. Cohen* de James Benning (EU), artiste indépendant méconnu en France qui, entre documentaire et fiction, se consacre à l'observation rigoureuse et l'expérience patiente des paysages américains, ici les champs agricoles de l'Oregon.
Cette volonté d'observer et de comprendre la complexité du monde s'est incarnée aussi cette année dans l'œuvre collective de Shinsuke Ogawa, figure majeure du documentaire japonais qui dans les années 60/70 filma les luttes étudiantes et paysannes de son pays.
Une section « Qu'est-ce que le réel ? 40 ans de réflexions » a enfin célébré ce 40ème anniversaire avec des films qui ont fait date, présentés par des réalisateurs engagés comme Nicolas Klotz et Patricio Guzman.

Jean-Michel Zucker



Autres prix

Lire absolument sur le site les justifications des jurys, surtout pour *Carlotta's Face*

64ème FIF du court-métrage d'Oberhausen

3-8 mai 2018

Magnificent Obsession de Zhong Su (Chine, 2018)
Mentions spéciales :
Erh Hao Chiu Yi (On the Waitlist) de Wu Hung YI (Taïwan, 2018)
Caterpillarplasty de David Barlow-Krelina (Canada, 2018)
Carlotta's Face de Valentin Riedl, Frédéric Schuld (Allemagne, 2018)

Visions du réel Nyon

13-21 avril 2018

Almost Nothing d'Anna de Manincor et ZimmerFrei (Italie / France / Belgique, 2018)
Mention spéciale :
Storie del dormiveglia de Luca Magi (Italie, 2018)

Festival de Cannes 2018

Voir tous les billets d'humeur sur la page Cannes du site

Prix du Jury œcuménique pour un film courageux

Je saisis l'occasion pour indiquer, ou rappeler aux spécialistes, que notre Jury a remis en 2018 le 45ème prix de son histoire. Que de films passionnants et émouvants jalonnent cette longue période de cinéma, dont je vous conseille d'aller consulter la liste sur le site.

Zain Alrafeea et Boluwatife Treasure Bankole dans *Capharnaüm*

Il est d'usage, à la fin de chaque festival, que certains journalistes tentent de dégager et de définir le thème central qui relierait la majorité des films. La démarche est intéressante mais pas toujours convaincante ! Elle peut être même réductrice. Mais cette année, l'observation soutenue de la Sélection officielle et la teneur de nos débats, intenses comme il se doit, nous ont amenés à commencer le texte de notre motivation pour primer le courageux **Capharnaüm de Nadine Labaki**, par la phrase suivante :

« Tout au long de la Compétition ce sont les femmes et les enfants, les migrants et les parias, qui ont démontré par leur persévérance et leur ingéniosité, leur amour et leur courage, toute la force de l'esprit humain. »

Quelques films remarquables entrent dans cette considération. Par exemple, celui qui a reçu la Palme d'or, *Une affaire de famille* de Kore-Eda. Et il y a aussi l'excellent *Yomedine* de l'Egyptien A.B. Hawky. Un examen rigoureux des critères fixés au Jury œcuménique nous a aidés dans notre choix plutôt difficile. Mais nous ne pouvions pas passer sous silence un film américain qui est un cri d'alarme contre la montée du racisme et du rejet de l'autre, terreau des mouvements d'extrême droite aux Etats-Unis comme en Europe ou ailleurs. Il s'agit de **BlacKkKlansman de Spike Lee** qui a bénéficié d'une Mention spéciale. Une fois encore, constatons que les deux films choisis par notre Jury figurent également dans le palmarès officiel.

Alain Le Goanvic
membre du Jury œcuménique


Ecoutez les Chroniques cannoises sur la page radio du site

Une Palme d'Or difficilement contestable

Le palmarès du jury présidé par Cate Blanchett a, dans l'ensemble, rassemblé un large consensus.

C'est un des meilleurs films et des plus aboutis du réalisateur japonais Hirokasu Kore-Eda qui a remporté la Palme, ***Une histoire de famille***. On retrouve sa mise en scène méticuleuse et subtile, sa finesse d'analyse, le charme indéfinissable qui se dégage de ses œuvres. Mais ici la famille, thème favori du réalisateur, est une famille marginale, pauvre comme on en voit peu dans le cinéma japonais ; une famille généreuse, libre, décomplexée, qui s'affranchit allègrement des règles sociales mais dans laquelle règnent l'amour et la solidarité.

On peut saluer également l'initiative d'avoir donné une Palme d'or spéciale à Jean-Luc Godard qui nous a donné un film, ***Le livre d'image***, qui est un véritable feu d'artifice cinématographique et dont la richesse d'analyse et de réflexion ne s'épuise pas à la première vision.

En revanche le Prix du scénario au film ***Lazzaro Felice*** d'Alice Rohrwacher est des plus surprenants car ce film présente à mon avis une grande faiblesse dans le scénario. Une histoire qui se veut fantastique mais qui n'enchante pas et n'a aucun sens.

Le Prix du jury pour ***Capharnaüm*** de Nadine Labaki, qui est aussi celui du jury œcuménique, est totalement justifié pour un film courageux qui nous montre toute la misère du monde, particulièrement celle de ces émigrés qui vivent dans des conditions indignes de notre époque.

Les oubliés de ce festival sont essentiellement des films asiatiques comme ***Burning*** du Coréen Lee Chang-Dong ou ***Les Éternels*** du Chinois Zia Zhang-Ke. Mais on ne peut récompenser tout le monde !

Marie-Jeanne Campana

Un regard certain

Une excellente sélection à 'Un Certain Regard', Cannes 2018

Trois films en particulier sont remarquables dont un qui, à mon avis et celui de quelques autres, aurait mérité largement la Palme d'or, mais n'a reçu aucune récompense.
Il s'agit de *Les chatouilles* d'Andréa Bescond et Eric Métayer (France). Un sujet grave, traité avec pudeur et inventivité, un sans-faute tant sur le fond que sur la forme. Le film met en scène un abus sexuel sur une petite fille, sobrement suggéré par la porte d'une salle de bain qui se ferme, puis tout le travail de la victime pour se reconstruire, entre réalité, rêves et souvenirs fantasmés, entre essai de se comprendre et danse qui exprime l'indicible, le passage entre les différents niveaux se faisant de façon très esthétique par le mouvement.
Puis *Gräns* (Frontière*) d'Ali Abbasi (Suède) qui a reçu le prix du jury d'Un Certain Regard. Tina, hideuse, travaille à la douane et a le don de flairer le mal, le mensonge, la honte. Un être qui lui ressemble lui révèle qu'elle est en fait un troll… Cette parabole parfois loufoque interroge les frontières de l'humain, entre le bien et le mal. Est-ce que les humains sont humains ?
Enfin *Girl* de Lukas Dhont (Belgique), avec un prix d'interprétation bien mérité pour Victor Polster, raconte l'histoire d'une adolescente qui veut devenir ballerine, sauf que l'adolescente en question est un garçon. Filmé au plus près, tout en restant sobre, d'une empathie pudique, l'œuvre rend palpable le trouble et la détermination du garçon, forçant le respect.

Mais aussi

Quatre films traitent des débuts de vie sexuelle de jeunes filles.
Dans *A genoux les gars* d'Antoine Desrosières (France), deux sœurs maghrébines dans la banlieue sont menacées par deux garçons qui veulent leur extorquer des faveurs sexuelles, mais elles savent retourner la situation. Dans *Mon tissu préféré* de Gaya Jiji (France, Allemagne, Turquie), une jeune fille rêve du prince charmant, mais la famille veut organiser un mariage arrangé pour pouvoir partir du pays, et dans *Rafiki* de Wanuri Kahiu (Kenya, Afrique du Sud) les deux jeunes protagonistes découvrent leur amour l'une pour l'autre. *Sofia* finalement, de Meryem Ben M'Barek (Maroc, France) raconte les suites d'un viol que la jeune fille ne saurait dénoncer sans ruiner la famille. Elle déclare alors comme père de l'enfant le seul jeune homme qui ait été gentil avec elle pour l'obliger à l'épouser, espérant qu'un amour va se construire ultérieurement. L'honneur est sauf – mais l'amour ?

Waltraud Verlaguet

Cyrille Mairesse dans *Les chatouilles*



Optimisme et parité

La Semaine de la critique 2018

Une gentille Semaine, facile, variée, et plutôt optimiste en général. Chacun de ses films ayant fait l'objet d'un commentaire, ou plus, sur le site du Jury œcuménique, on ne trouvera ici qu'un panorama d'ensemble.
La sélection est très eurocentrique : sur ses onze films, huit 1/2 sont de chez nous (le plus exotique : Islande) ; les deux étrangers sont de l'Inde et des Etats-Unis ; et le dernier est mi-brésilien, mi-portugais. Par ces temps de parité mesurée, quatre sont dus à des réalisatrices, trois ont pour personnage central une femme, trois autres un couple, et cinq un homme : la réalisatrice Rohena Gera (*Sir*) a félicité le comité de sélection pour son '60/40', ce qui est aussi une façon de souligner qu'il reste du chemin à faire pour que cette question perde son intérêt... Tous ces films sont situés dans notre temps, sauf deux à caractère rétrospectif, *Chris le Suisse* (1991, la guerre serbo-croate) et *Wildlife* (années de jeunesse du réalisateur).
Sur le fond, les relations familiales étaient omniprésentes, soit comme sujet du film (relations de couple et parents-enfants : *Egy Nap*, *Nos batailles*, *Wildlife* ; mais aussi *Fuga* et *Guy*), soit en élément important du contexte (sœurs de *Diamantino* et de *Woman at War*, frère et proches de *Chris*), ou en arrière-plan plus ou moins obsédant (*Monsieur*, *Schéhérazade*). Seul y échappe le triste *Sauvage*. La guerre dans *Chris*, le désordre industrialo-climatique dans *Woman at War*, l'amnésie dans *Fuga*, l'exclusion sociale dans *Monsieur, Sauvage*, *Schéhérazade*, constituent d'autres thèmes présents, et l'on se réjouira que la violence individuelle n'habite que ces deux dernières histoires.
Quatre prix sont décernés pour les films de la Semaine : comme ils sont tous quatre sponsorisés, je ne mentionnerai pas ces sponsors, n'étant pas payé pour faire leur pub ; mais je me réjouirai que mes deux favoris, pleins de fantaisie dans leur réalisation, y aient eu droit : *Diamantino* et *Femme en guerre (Woman at War)*.

Jacques Vercueil

En guerre

De Stéphane Brizé (France 2018)
avec Vincent Lindon, Mélanie Rover, Jacques Borderie

Deux ans auparavant, les salariés de l'usine Perrin Industrie avaient consenti à de lourds sacrifices pour éviter la fermeture du site. Or, aujourd'hui, les dirigeants ne respectent pas leurs engagements et, malgré de gros bénéfices pour les actionnaires, décident la fermeture. Les ouvriers entament alors une grève dure.

CHAMP

Une vérité aveuglante

En 2016, 2/3 des Français, conscients des scandaleuses inégalités sociales et économiques de notre pays, estimaient que la lutte des classes restait une réalité. Le dernier film de l'auteur de *La loi du marché* est un cri de colère, salutairement reflété par la violence de son titre. Cette fiction incandescente parfaitement maîtrisée où rien n'a été improvisé est aussi un document d'une vérité aveuglante, un appel au retour de la conscience de classe et à l'unité dans la lutte pour leurs droits sociaux d'ouvriers français menacés de perdre leur emploi. Pour maximiser les bénéfices de l'entreprise et les partager entre les actionnaires, au mépris d'un accord de sauvegarde de la viabilité de l'usine préalablement signé par tous les partenaires sociaux, le patron impose la fermeture de l'usine et sa délocalisation en Europe de l'Est. Dès les premières images, tournées caméra à l'épaule, nous sommes immergés dans cette colère et cette souffrance qui cherche désespérément une issue dans la grève. Entouré d'authentiques acteurs de la vie sociale, Vincent Lindon est le charismatique Laurent, délégué CGT flamboyant qui entraine et guide ses camarades en formulant les raisons de la lutte et en résistant aux arguments de ceux qui, se voulant réalistes, vont bientôt inciter les grévistes à un compromis qui gonflerait leur indemnité de départ. Dans un climat haletant de *thriller* les péripéties de cette guerre se succèdent – occupation de l'usine puis du siège du Medef, médiation ambiguë du conseiller de l'Elysée, fissuration de l'unité ouvrière face à l'inflexibilité du patron – jusqu'à l'explosion de la violence dont la télé se fera le témoin complaisant. C'est cependant dans la fraternité que ces ouvriers vont retrouver la dignité dont les patrons les privent comme de leur emploi, en invoquant une illusoire perte de compétitivité qui les humilie et cache mal l'avidité des actionnaires pour leurs dividendes. La fluide caméra du cinéaste saisit admirablement, au plus près des visages, tous les sentiments qui les animent au cours du combat qu'ils mènent pour leur survie de même que l'euphorie que leur procure leur solidarité.

Jean-Michel Zucker


Vincent Lindon dans *En guerre*

Pauvreté du discours

CONTRE CHAMP

Il n'est pas facile d'écrire un contre-champ sur un film qui a rassemblé autant de critiques positives et dont le thème appelle l'empathie. D'autant plus difficile que je ne l'ai pas détesté. Mais j'y mets quelques bémols.
Certes c'est un film nécessaire, qui nous montre une réalité malheureusement banale, désespérante et qui nous laisse désemparés tant la lutte est inégale entre ceux qui se battent pour vivre tout simplement, et le monde des patrons, de la rentabilité, de l'argent. Vincent Lindon, contrairement au film précédent donne beaucoup de la voix. Il harangue, interrompt, donne des conseils et des leçons à ses camarades syndicalistes. Il habite vraiment son rôle et c'est un combattant acharné qui n'a rien à perdre, un leader convaincu et déterminé, qui se fait entendre et qui est parfaitement crédible.
Toutefois on peut regretter l'omniprésence donnée à Lindon qui, au milieu d'acteurs non professionnels, occulte tous les autres. Ils tiennent un discours pauvre et convenu car seul celui de Laurent Amadéo est structuré, juste et pédagogique. On a parfois l'impression que le groupe est là pour mettre en valeur le syndicaliste qui seul détient la vérité et l'assène. Ce sont d'ailleurs les scènes dénuées de paroles où seule une musique forte rythme l'image qui sont les meilleures. Par ailleurs on peut regretter que les discours, particulièrement ceux de Laurent, manquent singulièrement d'idéologie politique. Veut-on nous montrer la pauvreté du discours syndical actuel ? Enfin un dénouement surprenant, incompréhensible et peu crédible gâche un peu ce film qui mérite tout de même d'être vu.

Marie-Jeanne Campana

Tout le monde ne rit pas des mêmes images, pire encore : chacun rit à des images différentes ! De plus, les meilleures perles ont déjà été vues depuis longtemps. Et pourtant, menée au cours des séminaires de Paris et de Marseille en alternant extraits et films complets, cette exploration du rire dans le temps, les pays, les thèmes, les acteurs, les réalisateurs et les mises en scène du comique, conjugue variété et découvertes. Elle combine le classique et le moins connu, le rire intelligent et le rire stupide, le fou-rire et le sourire. Si quelques lecteurs, en parcourant ce dossier, peuvent de temps à autre exercer leurs zygomatiques au souvenir d'une scène retrouvée, c'est gagné !

Dépouillez-vous de toute affection...[1]

Le comique implique au moins deux protagonistes : l'un fait rire et l'autre rit, dualité rendue au cinéma par le réalisateur qui dispose de nombreux outils pour cela, et les spectateurs.

Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*

On observe au cinéma, en s'inspirant de Bergson[2], trois types de comique : le comique d'action (rupture imprévue de l'action), de situation (vaudeville, métaphore comique) et celui 'de personnage' en fusionnant ceux qu'il appelle de caractère, de mots (les mots d'esprit), de formes (l'apparence physique) et de mouvements (une démarche par exemple). Voyons un peu :

Quand la panthère rose s'emmêle[3] : l'inspecteur Clouzot dans une auberge, odieux avec le réceptionniste, lui demande « Votre molosse mord-il ? — Non ! » répond l'employé. Clouzot se baisse pour une caresse, le chien le mord : « Ce n'est pas mon chien » précise l'autre. Le comique d'action est permis, malgré cette morsure a priori angoissante, par l' « anesthésie momentanée du cœur » (Bergson) qu'a provoquée chez le spectateur la conduite de Clouzot envers son hôte.

Un poisson nommé Wanda[4] : Archie reçoit la jolie Wanda dans l'appartement prêté par un ami. Alors qu'il se dévêt joyeusement dans le salon, la porte s'ouvre sur le retour inopiné des parents et leurs fillettes. Comme feuille de vigne, Archie saisit sur une table une photo, où la mère horrifiée reconnaît son portrait. Cet exemple, comme le précédent, illustre un comique d'action, irruption de personnages inattendus au moment inopportun, mais aussi un comique de situation créé par le scénario, la mise en scène et le décor.

Dans *Fury* (Fritz Lang 1936), un bref plan sur des poules qui caquètent coupe métaphoriquement des scènes de femmes se transmettant une rumeur. Il relève du même type de comique : ici, l'outil du réalisateur est le montage, ainsi que le son.

Dans une usine[5], Charlot ouvrier est choisi pour tester une machine qui doit diminuer les temps de repas et augmenter ainsi la productivité. La machine à donner la becquée s'emballe progressivement. Outre l'effet de comique d'un personnage malmené par ce qui l'entoure, le comique de situation est donné par le décor et la mise en scène.

Bergson complète l'expression de Rabelais « Le rire est le propre de l'homme » par son retournement : **« Le risible est essentiellement humain »**.

Nicole Vercueil

[1] Rabelais, *Aux lecteurs*, *Pantagruel*, 1532
[2] Bergson, *Le rire*, 1908.
[3] Blake Edwards, 1977.
[4] Charles Crichton et John Cleese, 1989.
[5] *Les temps modernes*, Charlie Chaplin, 1936.

Grands faiseurs du rire au cinéma

Pas question d'être exhaustif sur un thème aussi vaste : nos extraits de films se veulent typiques d'un genre, d'une époque, et surtout faisant encore rire aujourd'hui...

Dans le genre burlesque, qui utilise les jeux de grimaces et de culbutes, les poursuites et catastrophes en tout genre, les situations absurdes, ont été choisis un court-métrage de Max Linder (1913) et *Le cirque* de Chaplin (1928), son dernier film muet. On retrouve dans l'extrait d'*Hellzapoppin* (1941, USA, de H.C. Potter) les caractéristiques du burlesque mais aussi de la comédie musicale. C'est ce qui fait son intérêt. Pour illustrer le genre de la comédie américaine : *Les hommes préfèrent les blondes* (1953, USA, de Howard Hawks) où Marilyn Monroe incarne une délicieuse blonde faussement naïve, danseuse de revue, polarisée sur les hommes riches et les diamants.

Parmi les films anglais des années 50, comme exemple d'humour britannique, *Tueurs de dames* (Mackendrick, 1956, Grande-Bretagne) s'est imposé rapidement. Ce n'est pas à proprement parler un film drôle, c'est plutôt un film noir, mais il contient quelques perles d'humour *british* délicieuses.

De France et d'Italie

De 1955 à 1985, le genre du film comique a connu une période exceptionnelle en France et en Italie avec le pire et le meilleur. Hormis Tati, ce cinéma comique a été surtout porté par des acteurs populaires (Fernandel dès les années 30, Bourvil, de Funès...) et après 1980, Coluche, Balasko, Blanc, Jugnot... Ont été retenus trois films très différents, de 1958, 1967 et 1996. *La loi c'est la loi* (Christian-Jaque, 1958) est une coproduction franco-italienne, avec Fernandel et Toto, dans la ligne des *Don Camillo*.
Oscar (Edouard Molinaro, 1967) avec Louis de Funès et Claude Rich, offre un exemple assez réjouissant de comédie à la française, réalisée à partir d'une pièce de boulevard à succès.
Enfin, *Les grands ducs* (Patrice Leconte 1996) avec Jean-Pierre Marielle, Philippe Noiret, Jean Rochefort, Michel Blanc est l'histoire de vieux comédiens sur le retour et fauchés qui partent dans une tournée minable.

Jean-Philippe Beau

Les acteurs du comique

Dès l'origine du cinéma, on parle d'*un film* d'Abel Gance, de Griffiths, d'Eric Von Stroheim — mais d'*un* Buster Keaton, d'*un* Harold Lloyd ou d'*un* Laurel et Hardy.

Pourquoi cette prééminence de l'acteur comique, quel rôle particulier a-t-il dans la fabrication du rire ? Un acteur joue-t-il dans un film comique comme dans un drame ? Dans la revue *Télérama* du 27 janvier 2018, Mélanie Laurent, interviewée à propos de la comédie *Le retour du héros*, répond à la question :

« Est-ce difficile la comédie ? — C'est épuisant. Cela impose un langage du corps que je ne connaissais pas. (…) Il faut jouer avec toute l'ampleur du corps, comme au théâtre. On ne peut pas jouer 'petit' comme dans un drame où la caméra vous effleure et capte la moindre de vos émotions. »

Jean Dujardin et Mélanie Laurent dans *Le retour du héros*



Des contorsions du corps …

A l'origine, le cinéma comique reprend les ressorts du théâtre et du cirque mais il les amplifie par les techniques dont il dispose et d'abord les trucages dont raffolent les auteurs de comédies 'slapstick' (littéralement 'bâton claqueur', burlesque reposant sur des actions physiques exagérées). Le premier comique au cinéma a été un comique du corps, les films burlesques des années 1915-1925 font rire par les coups, les contorsions et les chutes. Ainsi *Le garage infernal* (1919) enchaîne comme dans un ballet les acrobaties de Fatty Arbuckle et de Buster Keaton et *Vive le sport* (1925) montre un Harold Lloyd désarticulé dans un costume de soirée qui craque de partout. Aujourd'hui Dominique Abel et Fiona Gordon (*Rumba,* 2008) perpétuent ce comique du corps que l'on retrouve aussi chez Tati.

… aux grimaces du visage

Avec l'avènement du parlant et l'amélioration des techniques de prises de vue permettant les gros plans, le comique s'est déplacé du corps au visage et des chutes aux grimaces. Si l'on pense volontiers à Louis de Funès et à ses inénarrables grimaces dans *Rabbi Jacob* (1973) ou à Jerry Lewis (*Dr Jerry et Mr Love*, 1963). Cary Grant fut aussi un très grand grimacier : ses roulements d'yeux dans *Arsenic et vieilles dentelles* (Frank Capra, 1944) sont inoubliables.

Jacques Champeaux

Les Français aiment rire au cinéma

Au box office des films français après les 30 Glorieuses, *Bienvenue chez les Ch'tis* est en tête devant *Intouchables*.

Le premier, de Dany Boon, fait 20 millions d'entrées, le second, de Toledano-Nakache, 19 millions. Dans ce même hit-parade, les onze films suivants sont des comédies et il faut aller à la douzième place pour trouver un drame social, *Les misérables*. Les Français aiment rire au cinéma. Pourtant, beaucoup de films drôles sont boudés par la critique et n'ont pas l'honneur des César tandis que leurs réalisateurs ne sont jamais récompensés, ou très tardivement.

Contrairement aux apparences, le cinéma comique ne traite pas que de sujets légers. Il s'empare de toutes les questions de société pour épingler les travers de la société, sonder les crispations d'une époque ou entrevoir des évolutions imperceptibles. Il fait d'ailleurs intervenir tous les milieux et professions : postiers, petits commerçants, notaires, publicitaires, patrons, artistes, religieux, etc. *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* (Chaumeron, 2014) aborde le sujet très actuel de l'immigration et de la mixité sociale, *Bienvenue chez les Ch'tis* se moque des préjugés climatiques et de la peur de l'inconnu, tandis que *Trois hommes et un couffin* (Coline Serreau, 1985) s'inscrit dans le mouvement de libération des femmes et de l'apparition des nouveaux pères. Et que dire du *Petit monde de Don Camillo* (Duvivier, 1952) qui restitue, grâce à Fernandel, la période de la Guerre froide et de l'affrontement entre catholicisme et communisme !

Une place particulière revient à Louis de Funès qui a enchanté le public depuis la période gaulliste, prospère et conservatrice des années 1960, avec *Le corniaud* et *La grande vadrouille* (Oury, 1965 et 1966), puis les années 70, avec *Les aventures de Rabbi Jacob* (Oury, 1973) et la série des *Gendarmes*..., jusqu'au début des années Mitterrand. Son Français râleur, bourreau des faibles et lâche devant les puissants, a attiré les foules et, avec Bourvil, il a formé un duo magique. En 2018, avec ses grimaces, ses gesticulations et son comportement immature, il continue d'amuser même les plus jeunes.

Jean Wilkowski et Françoise Wilkowski Dehove



L'âge d'or de la comédie à l'italienne

Après une guerre désastreuse, l'Italie misérable, en pleine mutation économique et sociale, est envahie comme tous les pays d'Europe par le cinéma américain.

Elle va réagir en inventant d'abord le néo-réalisme pour raconter les privations et les pénuries, ensuite la 'comédie à l'italienne' qui puise dans la réalité du boom économique des années 60, mais aussi dans la *commedia dell'arte* et la comédie napolitaine, pour peindre avec une autodérision cruelle le portrait de la péninsule saisie par la fièvre du bien-être et du consumérisme.

Ce genre cinématographique est très ambigu et lors d'une projection du *Fanfaron*, J.L. Trintignant, convaincu d'avoir interprété un film dramatique, fut surpris de constater que le public riait. C'est là un bon test pour reconnaître une comédie à l'italienne : quand on ne sait pas très bien si elle fait rire ou pleurer. Les grands maîtres du genre — Mario Monicelli, Dino Risi, Vittorio de Sica, Luigi Comencini, Ettore Scola, Pietro Germi, et... Federico Fellini — œuvrent à l'aide d'une pléiade de grands scénaristes souvent passés comme dessinateurs par le journal satirique Marc'Aurelio (le tandem Age-Scarpelli, Vincenzoni, Zapponi, de Concini, Maccari) et des monstres sacrés que sont les prestigieux acteurs Vittorio Gassman, Ugo Tognazzi, Alberto Sordi, Nino Manfredi, Marcelo Mastroianni et bien sûr l'inénarrable Toto.

Douze extraits de huit grands films sortis entre 1958 et 1976 ont été présentés, du *Pigeon* de Monicelli, qui donne le coup d'envoi au genre, à *Affreux, sales et méchants* de Scola, caricature au vitriol du quart-monde romain, en passant par *Le Fanfaron* et *Les Monstres* (film à sketches) de Risi. L'échec cuisant et ridicule de Mastroianni dans son *Divorce à l'italienne* de Germi n'a d'égal que le dérisoire succès de Sofia Loren dans son *Mariage à l'italienne* de De Sica. *L'argent de la vieille* de Comencini est un anti-conte de fées amer. C'est finalement Fellini dans un sketch de *Boccace 70* qui, en fustigeant une société puritaine, nous fait rire le plus franchement.

Jean-Michel Zucker

Tati et Etaix, les derniers des Mohicans

Héritiers de Chaplin et de Max Linder, Jacques Tati et Pierre Etaix tiennent une place à part dans le cinéma comique français.

C'est cette place à part, très localisée aussi bien dans le temps (ils couvrent la période 1950-1970, donc sont en gros contemporains de Bourvil et de Funès) que dans le genre (ils s'inscrivent, de manière unique, dans la tradition du burlesque et du cinéma comique américain muet) que nous avons voulu souligner dans ce module en projetant quelques séquences de leurs films principaux.

En commençant, chronologie oblige, par Jacques Tati et son *Jour de fête* (1949) dont la célèbre 'tournée à l'américaine' de son facteur François n'a visiblement pas vieilli, à en juger par les rires qu'elle provoque encore aujourd'hui. Avec *Les vacances de Monsieur Hulot* (1953), on voit apparaître la grande silhouette et la pipe de ce dernier, promenant sa maladresse et son air lunaire dans une station balnéaire petite-bourgeoise. Et c'est le même Monsieur Hulot, toujours aussi incongru et gaffeur, que l'on retrouve dans *Mon Oncle* (1958) où il affronte la société de consommation. Et perd, bien sûr. Comme Tati lui-même, condamné à payer jusqu'à la fin de ses jours l'échec de son monument, *Playtime* (1967).

Solitaire et vivant sur une autre planète, le héros des films de Pierre Etaix est très différent de Monsieur Hulot. Ainsi, dans *Le soupirant* (1962), il est un jeune homme de bonne famille qui se cherche une épouse et tombe amoureux jusqu'à l'addiction d'une chanteuse qu'il voit un jour à la télévision. On rit beaucoup avec *Le soupirant*. On sourit plus qu'on ne rit avec *Yoyo* (1965), film qui raconte l'histoire d'un clown et se déroule dans le monde du cirque, à la frontière du poétique et du nostalgique. On retrouve le rire franc avec *Le grand amour* (1969) où un jeune homme, marié par convenance donc sans passion, tombe amoureux de sa ravissante et toute nouvelle secrétaire et (entre autres séquences irrésistibles) l'emmène en rêve dans une incroyable promenade champêtre en lit partagé.

Françoise et Jean Lods

La Soupe aux canards (*Duck Soup*, 1933)

Réalisé par Leo McCarey, le dernier des six films tournés avec quatre des cinq Marx.

Groucho, Harpo, Chico et Zeppo ont pris des noms de scène à consonance italienne pour masquer leurs origines juives (père français, mère prussienne). Les MxB sont tous des artistes talentueux et polyvalents : théâtre, chant, danse et cirque.

L'histoire se déroule dans un pays imaginaire d'Europe, la Freedonie au bord de la banqueroute, convoitée d'annexion par sa voisine la Sylvanie. Pour consentir à renflouer les caisses, Mrs Teasdale, veuve de l'ancien président de Freedonie, impose comme nouveau président Rufus Firefly (alias Groucho) dont elle est entichée. Trentino, ambassadeur bellâtre de Sylvanie, courtise Mrs Teasdale et voit ce projet d'un très mauvais œil : c'est la guerre !

Un comique de burlesque permanent

Groucho pratique une logorrhée mitraillette dans une gestuelle insensée ; Harpo, muet à la scène, se fait comprendre par des mimiques tout en finesse ; Chico roublard, joue dans la carambouille ; Zeppo donne le change au jeu burlesque de ses frères. Margaret Dumond (Mrs Teasdale), altière douairière, joue la bécasse indignée, souffre-douleur, consentante et complice. Le comique s'appuie sur un délire verbal, dans des dialogues perpétuellement à contresens, des répliques assassines, dans un art du saugrenu et de l'instantané. Avec le triple gag du side-car s'insinue le rire qui vient de l'attente d'être surpris.



Groucho, Harpo, Chico et Zeppo Marx dans *La soupe aux canards*

Le film multiplie les situations hilarantes, avec la séquence finement ciselée du miroir, scène d'anthologie des 'triplés'. Le climax de la fin, en jeu de massacre, c'est le chaos et le désastre, les deux mamelles du comique chez les MxB, dans un mélange de l'enfantin et du bizarre.

Le film dénonce, par la subversion jubilatoire, une société corrompue, satire du pouvoir, de la justice et des avocats, dérision de l'armée : le pouvoir aux mains de dirigeants que leurs proches ne peuvent pas empêcher de décider d'un acte fou. Etrange résonance aujourd'hui, à 85 ans de distance, avec le spectacle de Trump et Kim Jong-un ! Mussolini se sentant personnellement attaqué avait fait interdire le film en Italie, ce qui rendit les MxB extatiques — redoutables politiques anarchisants, d'où ce slogan de mai 68 : « Je suis marxiste, tendance Groucho ! »

Marc Bergman

Hors des sentiers battus

Une ambition de notre show étant 'variété et découvertes', deux demi-séances furent consacrées à des films venant de loin, dans l'espace ou dans la qualité.

Dans l'espace, cela a donné un court métrage (1993) du Finlandais Kaurismäki et des Leningrad Cowboys («un clip», ont-ils osé dire !), et des extraits du Russe Balchunas (*Hitler est kaput*, 2008), de l'Indien Sippy (*Sholay*, 1975), du Coréen Kim Jee-won (*Le bon, la brute et le cinglé*, 2008) et de l'Argentin Borensztein (*El Chino*, 2011). Ce dernier était un peu connu, les autres point ; le jeu d'acteurs de *Hitler*... a séduit le public, et les autres films ont fait sourire — j'avais in extremis coupé deux scènes affreuses, mais à but comique patent, du western oriental de Kim.

Le bas niveau était introduit par un court des *3 Stooges* (1945, ils précédaient les vrais films) spécialistes de la baffe et du doigt dans l'œil ; puis un nanar revendiqué, *Le retour des tomates tueuses* (John de Bello, 1988), suivi de *Top Secret* (Zucker, Abrahams et Zucker, 1984) plein d'esprit pas sérieux. Pour finir, un bijou de Tex Avery, *Hollywood Steps Out*, florilège de caricatures des personnalités du Hollywood 1941, de James Stewart à Groucho Marx en passant par Greta Garbo et Bing Crosby — un guide aux références d'époque fut fourni.

Jacques Vercueil

Parmi les films



Albert Dupontel, Sandrine Kiberlain dans *9 mois ferme*

9 mois ferme d'Albert Dupontel

Albert Dupontel s'est appuyé sur le documentaire de Raymond Depardon, *Dixième chambre, instants d'audience*, pour aborder le problème de l'erreur judiciaire et du désarroi qui saisit un individu non aguerri devant un juge, malgré l'aide d'un avocat, pas toujours inspiré.

Les neuf mois sont ceux de la grossesse d'une juge psychorigide enceinte, sans qu'elle s'en souvienne, d'un marginal, cambrioleur pas très malin, que la société fait passer pour un monstre 'globophage'.

Cette rencontre hautement improbable permet au réalisateur, dont les références sont Terry Gilliam et Charlie Chaplin entre autres, de démontrer sa virtuosité technique dans un film court, très rythmé, n'hésitant devant aucune forme de comique : burlesque et grand guignol, satire au vitriol de la justice, de l'information en continu et de la vidéosurveillance. Les acteurs sont excellents, Sandrine Kiberlain comme ceux qui l'entourent, fidèles des comédies déjantées de Dupontel. Un bon moment !

Dominique et Marcel Besnard

Monty Python : Sacré Graal

(Monty Python And The Holy Grail)

En 1969 naquit la troupe des Monty Python. Terry Jones, Terry Gilliam, Graham Chapman, Eric Idle, John Cleese et Michael Palin lancèrent pour la chaîne de TV britannique BBC1 la série *Monty Python's Flying Circus*, qui connut un grand succès et dura 4 saisons. Il s'agissait de pourfendre la classe politique, la religion, l'armée, etc. dans des sketches, parodies d'émissions télévisées, faux reportages et/ou de divertir par des sujets polissons ('*naughty*'). *Monty Python : Sacré Graal* (1975) nous a transportés au Xe siècle. L'histoire de la quête du Saint Graal par le roi Arthur et ses chevaliers y est revisitée sous la forme d'épisodes isolés, reliés seulement par un triptyque constitué de la quête du Graal, des animations de Terry Gilliam, ainsi que de l'humour absurde, mâtiné de références littéraires (Lewis Caroll, ...) Ce film a ses fans et ses détracteurs, mais ne laisse jamais indifférent. Sa forte dose d'humour décalé combinée à nombre de trouvailles créatives de mise en scène le rend à la fois intemporel et attractif à redécouvrir. Tous les participants ont convenu que s'ils ne se hissaient pas sur leurs chevaux, les protagonistes de cette épopée n'en restaient pas moins perchés ! Et pour cela, ce film avait toute sa place dans notre week-end, qu'il nous ait fait rire ou pas !

Katia Margerie

The Philadelphia Story

(*Indiscrétions*, 1941)

Ce bijou de la comédie américaine, tourné par George Cukor (1899-1983), provient d'une pièce qui aura une autre adaptation (*High Society*, 1956). Katharine Hepburn, pour qui la pièce avait été écrite, rachète les droits, impose à la MGM la présence de Cukor et y donne la réplique à Cary Grant et James Stewart. Le film fait partie de

ces ‘comédies du remariage’ où il ne s’agit plus d’unir un jeune homme et une jeune fille malgré des difficultés extérieures, mais de réunir deux personnes après une séparation en dépit d’obstacles intérieurs, comédies porteuses d’une nouvelle image de la femme et d’une réflexion sur les relations de couple et sur l’égalité des sexes.
La perfection du film, qui n’a pas pris une ride, est due à l’élégance de sa mise en scène, l’excellence de son interprétation, l’éclat des dialogues, son rythme sans faille ; le comique se décline dans des dialogues ciselés, des situations à la limite du quiproquo, un jeu autour des clichés et d’une gestuelle qui confine parfois au burlesque.

Nic Diament et Philippe Raccah

La plus belle soirée de ma vie[1]

(*La piu bella serata della mia vita*, Italie 1972, 1h35)
D’Ettore Scola d’après une nouvelle de Dürrenmatt.
Une panne (titre de la nouvelle) d’auto envoie Alberto Sordi dans un vieux château où quatre magistrats retraités s’amusent à faire son procès. Culpabilité et responsabilité sont mis en scène avec humour, les dialogues sont brillants, et Scola ajoute à Dürrenmatt une dimension fantasmagorique qu’incarne la ravissante figure d’une blonde Camarde... L’éblouissante distribution (outre un Sordi aux mille facettes, quatre grands Français, M. Simon, C. Vanel, C. Dauphin, et Pierre Brasseur dans son ultime tournage) illustre la fréquente symbiose entre cinémas français et italien dont témoignent aussi, par exemple, les *Don Camillo* (qui mobilisèrent Fernandel, Gino Cervi, Duvivier, Carmine Gallone, Comencini) ou les duos Gassman-Trintignant du *Fanfaron*, G. Philipe et Lollobrigida de *Fanfan la tulipe*... etc. A Scola, grand copain de Fellini, on doit moult autres merveilles dont je ne peux citer ici (place !) qu’*Affreux, sales et méchants*, *Le bal*, *Splendor*...


Janet Agren, Pierre Brasseur dans *La plus belle soirée de ma vie*

Jacques Vercueil

[1] Sous-titrage Pro-Fil

Le zinzin d’Hollywood

(*The Errand Boy*, de Jerry Lewis, USA 1961, 1h32)
Jerry Lewis (1926-2017) est un des acteurs-réalisateurs majeurs de films comiques américains dans la suite de la tradition burlesque. Il commence une carrière de comique dans les cabarets puis, à partir de 1956, joue comme acteur dans plusieurs films, avant d’écrire, jouer, produire et réaliser *Le dingue du Palace* en 1960, *Le tombeur de ces dames* et *Le zinzin d’Hollywood* en 1961, *Docteur Jerry et Mister Love* en 1963. À partir de 1965, son succès diminue aux USA, bien que la critique l’encense en France. Dans *Le zinzin d’Hollywood* (92 minutes, sorti en France en 1963) Jerry joue le rôle principal de Morty (le ‘garçon de courses’) engagé comme préposé au courrier par les studios Paramutual à Hollywood. Au-delà des situations farfelues et des diverses catastrophes qu’il déclenche, c’est l’occasion pour le professionnel du cinéma qu’est Jerry Lewis de se livrer à une réflexion sur le travail de réalisation dans un studio et sur les ressorts comiques.

Jean-Philippe Beau

Le Tout Nouveau Testament

(De Jaco Van Dormael, Belgique 2014, 1h58)
Conte inclassable : un film atypique, dérangeant, drôle et décalé.
Dieu habite Bruxelles et c’est un sale type ! Il a une fille Ea dont personne n’a jamais parlé. ‘JC’, cloué sur son crucifix posé sur l’armoire, s’anime quand il dialogue avec sa sœur. Il lui révèle l’existence d’un tunnel reliant la machine à laver de l’appartement de Dieu au Lavomatic. Ea l’emprunte pour fuir son père, maltraitant et odieux avec sa mère, après avoir pour se venger envoyé par SMS à chaque habitant de la planète sa date de décès. Le meilleur casting belge : Benoit Poelvoorde (Dieu), Yolande Moreau (sa femme), François Damien (sdf), scribe chaleureux qui accompagne Pili Groyne (Ea), dix ans, dans sa quête de nouveaux évangélistes parmi lesquels... Catherine Deneuve. Une fin en apothéose où, après avoir passé l’aspirateur dans le bureau de Dieu, sa femme rebranche l’ordinateur et par un *reset* miraculeux, réinitialise le PC en annulant les SMS dévastateurs. Dieu n’a de pouvoir que sur sa femme et sa fille, qu’il tyrannise mais qui résistent !

Marc Bergman

Benoît Poelvoorde dans *Le Tout Nouveau Testament*


Réjouissez-vous

COIN THEO

«Quand l'homme rit, le diable a perdu son pouvoir.»

Freud distingue essentiellement trois motivations du rire, le rire de domination (celui du pianiste dans *Under the Silver Lake* de David Robert Mitchell), celui devant des situations incongrues (deux jeunes filles accompagnent les deux délinquants de *L'ange* de Luis Ortega ; ils entrent par effraction dans une villa et sont surpris par l'employée de maison qui leur propose de quoi manger et boire) et celui qui épargne au rieur des sentiments ou des comportements difficiles à gérer (Jerry dans *Wildlife* de Paul Dano, quand il apprend que sa femme veut le quitter). Mais la palette est infiniment plus large. Phénomène social, il a ses propres codes qui varient selon les époques et les cultures. Une étude récente montre que le style de gouvernement dans les cultures d'Asie impose un visage plutôt grave, alors qu'à l'Occident c'est le sourire vainqueur qui est de mise.

Condamnation pieuse

L'Ancien Testament a deux termes pour désigner le rire. D'abord *tzâkhad*, pour exprimer la joie mais aussi l'incrédulité, voire la moquerie : c'est le rire de Sarah devant l'annonce qu'elle enfantera qui a donné son nom à Isaak ; c'est le rire qui s'oppose aux pleurs dans les Proverbes et l'Ecclésiaste. Ce terme correspond au grec *gêlân* dans Luc 6,21 « Vous serez dans la joie ». Puis il y a *lâag*, *katagêlân* en grec, qui désigne toujours la raillerie et est toujours jugé négativement. Dans l'ensemble des écrits bibliques, c'est ce rire déplacé, celui de l'insensé qui se moque à tort, qui est largement dominant. Est-ce pour cette raison, renforcée par le fait qu'en latin il n'y a qu'un seul terme, *risus*, qui confond les deux nuances en une seule (comme *amor* pour *éros* et *agapè*, voir *L'amour à mort* de Resnais) que le rire a été si mal vu durant les premiers siècles du christianisme ? Les auteurs anciens ont notamment souligné que Jésus n'aurait jamais ri, alors que lors des noces de Cana ou quand il est accusé de manger et boire avec les personnes de mauvaise vie, il n'a pas dû pleurer, quand même. Puis les règles monastiques répriment le rire qui compromettrait le silence nécessaire à la méditation et serait contraire à l'humilité. Pourtant les blagues des moines étaient réputées. C'est au milieu du Moyen Age que les choses changent avec l'introduction des langues vernaculaires et des mœurs qui vont avec. Saint Louis est nommé le roi facétieux, Henri II d'Angleterre est connu pour ses bons mots et François d'Assise fait du rire en n'importe quelle situation une forme de spiritualité. Plus tard, Rabelais en fera un remède.

« Les hommes qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais ».

(Voltaire).

Déficit révélateur

En effet, les bienfaits du rire sur la santé sont aujourd'hui bien connus. Or, si plus rien ne nous empêche de rire aujourd'hui, nous rions bien moins qu'auparavant. Si pour Aristote le rire était le propre de l'homme (mais il a dit aussi que la femme était un avorton de l'homme…), est-ce que cela voudrait dire que nous nous déshumanisons ? En tout cas, cela prouve que notre propension à rire n'est pas proportionnelle aux conditions de vie mais au style de vie. Il faudrait peut-être remettre en question ce style, qui voudrait que pour avoir sa place dans la société il faut être sérieux, occupé, 'surbooké'. Soyons fous, rions, surtout de nous-mêmes.

Ce qui est le plus triste, ce sont nos mines compassées quand le pasteur nous exhorte avec le Psalmiste à nous réjouir et à être dans l'allégresse. Ne rejoignent-elles pas finalement les règles monastiques anciennes ? Pire, ne font-elles pas injure à la liberté évangélique ? C'est finalement plus la morosité ambiante qui nous plombe que des difficultés existentielles, du moins dans nos contrées.

Or, je ne sais pas si Dieu rit, en tout cas le diable en est incapable dans *Timm Thaler* d'Andreas Dresen (pas encore sorti en France ; nous l'avions montré au Ciné-Festival en Pays de Fayence). Du coup il achète le rire de Timm pour être en mesure d'adopter le style du leader gagnant tel que nous le connaissons par les shows télévisés, politiques ou non, et il explique à Timm comment il peut ainsi mieux berner les humains. Mais son stratagème est évidemment déjoué par la copine de Timm, et les deux petits diables à son service, transformés en souris pour avoir désobéi, disent en guise de conclusion : « Quand l'homme rit, le diable a perdu son pouvoir. »

Waltraud Verlaguet



Marge humoristique dans Jean Froissart, *Chroniques*, Bruges, vers 1475

Lire :

- Jacques Le Goff, « Rire au Moyen Âge », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 3, 1989.
- Collectif, *Le rire du prédicateur. Récits facétieux du Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 1992.

Est-Ouest après le rideau de fer

Le jeune cinéma allemand est d'une incroyable vitalité. Et pourtant, les Allemands vont peu au cinéma. Un mystère.

Rien que durant l'année écoulée, j'ai pu à plusieurs reprises rencontrer des acteurs et réalisateurs allemands (voir les comptes rendus sur le site). A Cannes, dans le cadre de l'action *Face to Face with German Films*, j'ai pu voir quatre grands acteurs allemands (Ronald Zehrfeld, Volker Bruch, Alexander Fehling et Louis Hofmann, un des jeunes soldats dans *Les oubliés* de Martin Zandvliet) ; à Locarno, Jan Speckanbach pour son film *Freiheit* ; à Sarrebruck, c'était Lisa Miller que j'ai pu interviewer, grande gagnante du festival pour son film *Landrauschen* (Prix du jury œcuménique, prix de la meilleure mise en scène et prix du meilleur film) ; enfin à Berlin Lars Kraume, à propos de son film *La révolution silencieuse* qui est sorti chez nous en salle fin avril.

Parmi les acteurs interviewés à Cannes il y en a un (Ronald Zehrfeld) qui joue également dans ce film, ainsi que dans le film précédent de Lars Kraume, *Fritz Bauer, un héros allemand*. Véritable star en Allemagne, il est encore peu connu en France. On l'a vu dans le film *Barbara* de Christian Petzold dans le rôle du médecin.

Les années 1950

Lars Kraume traite dans ses deux derniers films la problématique de l'Allemagne des années 50, *Fritz Bauer* en Allemagne de l'Ouest, *La révolution silencieuse* en Allemagne de l'Est. Les deux sont inspirés de faits réels, ce qui est un signe des temps, le deuxième d'après l'autobiographie éponyme de Dietrich Garstka sur une classe de terminale qui fuit le pays presque au grand complet. Lars Kraume fait partie de cette génération qui entreprend d'interroger celle d'avant sur ce qui s'est passé réellement, tant les faits nous semblent loin et énigmatiques. Le rideau de fer avait coupé le pays en deux avec très peu de communication entre les deux parties, et tandis qu'à l'Ouest on essayait de surmonter la guerre, mais surtout le traumatisme nazi – comment était-ce possible ? – dans un mélange de culpabilité, de volonté de faire face, de se reconstruire et de reconstruire le pays, à l'Est on a voulu se persuader que tous les nazis étaient à l'Ouest et qu'à l'Est allait émerger un homme nouveau, socialiste et meilleur, créant un avenir radieux. Une génération après la chute du mur, une nouvelle conscience politique est en train de naître. Le mur est tombé, certes, mais il reste du chemin à faire pour surmonter les blessures et ne pas entériner trop vite la perte des illusions.

Liberté

Jan Speckenbach, quant à lui, s'attaque au problème d'une liberté qui peut aussi se révéler être une fuite, tandis que Lisa Miller, toute jeune encore, s'en prend avec humour et enjouement au conservatisme borné d'un certain milieu rural et ecclésiastique. Mais il y a bien d'autres films à nommer, par exemple *Transit* de Christian Petzold qui raconte d'après la nouvelle d'Anna Seghers (publiée en 1944) les vicissitudes des émigrants allemands à Marseille : l'auteure, ayant réussi à fuir, y recherchait à l'époque son mari interné au Vernet pour émigrer avec l'aide du consulat mexicain. Petzold tourne son film dans le Marseille d'aujourd'hui, mêlant des immigrés d'autres horizons, ce qui crée une distanciation intéressante. Un mélange qui interpelle, porté par la voix *off* de Jean-Pierre Darroussin.

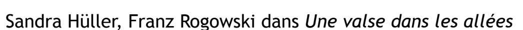
Ou encore *Trois jours à Quiberon* (*cf*. p. 4; plusieurs Lolas, équivalent allemand des Césars, dont celui du meilleur film et du meilleur scénario) d'Emily Atef qui a réalisé précédemment entre autres *L'étranger en moi*. Décidément, encore une femme qui bouscule les genres.

L'homme meilleur

Citons encore deux films sur la problématique de l'Allemagne de l'Est. D'abord *In Zeiten des abnehmenden Lichts* de Matti Geschoneck dont la date de sortie n'est pas encore fixée mais que nous avons pu montrer au Ciné-Festival en Pays de Fayence en novembre 2017 (sous le titre provisoire *Temps d'automne*) avec Bruno Ganz dans le rôle principal, incarnant un vieux dignitaire du régime est-allemand. Le scénario est du grand scénariste est-allemand Wolfgang Kohlhaase d'après le roman éponyme largement autobiographique d'Eugen Ruge qui a eu beaucoup de succès en Allemagne. On y découvre comment on vivait à l'Est juste avant la chute du mur, loin des clichés qui réduisent la problématique à une opposition entre vilaine Stasi et bons résistants. Comme dans *La révolution silencieuse*, on voit des gens qui ont cru au socialisme, et on perçoit comment l'oppression s'est instillée sournoisement comme une perversion de cette foi justement.

Sans nulle allusion à cette foi – elle est visible, vécue, non explicitée – *Une Valse dans les allées (In den Gängen)* de Thomas Stuber, prix du jury œcuménique de Berlin, qui sortira chez nous mi-août, est un bijou de tendresse. Une histoire d'amour simple et touchante, avec une fin ouverte – comme l'avenir de l'ex-RDA ?

Waltraud Verlaguet


Sandra Hüller, Franz Rogowski dans *Une valse dans les allées*



Rose pourquoi... le récit d'un choc-cinéma

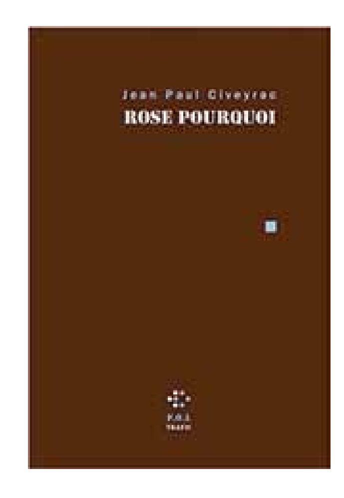
Jean-Paul Civeyrac, par ailleurs cinéaste, raconte l'histoire vécue d'un foudroiement, provoqué par une seule séquence d'un film vue par hasard à la télévision.

Choc émotionnel qui est arrivé un soir comme il y en a des milliers, un soir que la vie semble avoir déserté dans un monde neutre, muet. De quel film venait cette séquence ? L'auteur mettra dix ans pour l'identifier : il s'agit de *Liliom* de Frank Borzage (1930). L'achat d'un DVD lui permet de retrouver, le cœur battant, la séquence qui avait ébloui son regard et son existence, sa vie. Comment faire pour retrouver, identifier et comprendre ce qui s'est passé entre lui, spectateur occasionnel mais disponible, et cet extrait d'un film ancien, en noir et blanc ?

Sous le chapitre « Tentative de description d'un éclair », Civeyrac va étudier chaque plan de la séquence-clé par où tout est arrivé : l'image et ses composants, les personnages, les visages, les dialogues, les sons, la musique. Toute l'ambiance de cette rencontre entre un homme, Charles, et une femme, Rose. Le cadre général est une fête foraine, Charles vient de rencontrer la jeune femme et l'invite à boire un pot. Ils s'attablent, il parle beaucoup (ainsi se comporte tout dragueur ?) et Rose le regarde et l'écoute ; son visage est cadré en plans moyens, plans rapprochés, puis en alternance par quelques gros plans. Elle sourit, alors qu'elle se laisse aller aux paroles de Charles, sans importance, sans profondeur. Le commentaire de l'écrivain se fait plus passionné, plus aimant, car le visage de Rose montre sa transformation, un amour naissant et intense, qui confine à l'extase. Comment croire à ce qui est en train de se passer en elle ? A ce tremblement du réel qui la fait exister de manière inédite ?

Le regard de Rose

Ainsi, l'examen détaillé permet à Civeyrac de réfléchir au cinéma et à sa puissance. Environ la moitié de ce petit livre est consacrée à l'analyse de la séquence et l'autre moitié à la tentative d'élucidation du 'pourquoi ce foudroiement'. Ce qu'il a capté, en un éclair d'abord, puis par une analyse approfondie, est la singularité, la puissance, mais aussi une sorte de détachement inconscient, une 'extase muette' de cette 'drôle de petite chose', expression bien maladroite (et machiste) de Charles, manifestement hors du coup, hors de cette grâce qui habite Rose. De nombreux photogrammes illustrent ce regard, ce qui fait la valeur de l'ouvrage. Nous sommes accompagnés par l'auteur dans une expérience existentielle, dans ce 'tempo de l'extase' où le temps semble comme arrêté, et où Rose accède à un monde invisible, à un monde dans la permanence de son unité.



En guise de conclusion de cette étonnante étude cinématographique, voici une citation entière du rédacteur du livre :

> « Ce dont Rose fait l'expérience, c'est précisément ce dont je fais moi l'expérience : ce qui en effet, face à moi, en moi, irradie avec une force particulière, ce sont bien les vibrations des contours des êtres et du monde sur fond de néant qui les en font apparaître dans toute leur force et leur fragilité. »

Un hommage à Borzage pour avoir tourné cette séquence et avoir prouvé à quel point le cinéma est un Art.

Alain Le Goanvic

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre ☐

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

☐ individuel 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :
Adresse :
Code Postal : Ville :
Téléphone :
Courriel :
Signature :

Ci-joint un chèque de.................... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier

Mai 68 fatal au festival de Cannes

La fièvre de 1968 a commencé dans le monde du cinéma dès 'l'affaire Langlois' et s'est intensifiée en même temps que le mouvement national de contestation du pouvoir gaulliste, jusqu'au vote spectaculaire de l'arrêt du festival de Cannes.

Le 9 février 1968, le conseil d'administration de la Cinémathèque française, inspiré par le ministère de la Culture dirigé par André Malraux, vote le remplacement d'Henri Langlois (1914-1977), président et fondateur, dont la gestion est mise en cause. Cette mesure provoque un tollé.



Un comité de défense de la Cinémathèque, dont le trésorier est François Truffaut, se crée avec Godard, Renoir, Rivette, Rouch, Signoret, Nicholas Ray, etc. Manifestations et pétitions affluent ; des cinéastes menacent d'interdire la diffusion de leurs films dans la cinémathèque sans Langlois. Finalement, Malraux cède et réintègre ce dernier dans son poste le 22 avril, à quelques jours des premières barricades au Quartier latin.

Positions de lutte du prolétariat

Le 10 mai, dans un contexte politique et social très tendu et parfois insurrectionnel à Paris, s'ouvre le 21ème festival de Cannes, avec la projection d'*Autant en emporte le vent* de Victor Fleming. Vite la contestation s'y installe, tandis que le monde du spectacle s'engage partout dans le mouvement de grèves. Le Syndicat des techniciens du film CGT s'associe le 17 mai au Comité d'action révolutionnaire cinéma-télévision pour appeler à une grève générale illimitée dans toute la filière. Des Etats généraux du cinéma sont appelés à Paris où l'on relève, dans un style bien dans l'air du temps, que

> « tout film qui ne se met pas intégralement et de la façon la plus claire et la plus précise sur les positions de lutte du prolétariat est inéluctablement récupéré par la bourgeoisie ».

Les tournages s'arrêtent. A Cannes, Louis Malle, puis Monica Vitti, Roman Polanski, Terence Young, membres du jury, démissionnent. Alain Resnais, Carlos Saura, Milos Forman, Claude Lelouch, Richard Lester, Salvatore Sampieri, etc. retirent leurs films de la compétition officielle. Le festival s'arrête le 19 mai.

Françoise Wilkowski Dehove

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone : Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier

Date :

Signature :

Groupes de Montpellier

Bertrand Tavernier, une vie de cinéma

Les journées cinématographiques des deux groupes montpelliérains ont eu lieu les 24 et 25 mars à Sète, autour de Bertrand Tavernier.

Il fallait au moins quatre œuvres pour espérer cerner un artiste qui tourne chaque film comme s'il était le premier !

Après la présentation générale de l'homme, nous avons discuté d'*Un dimanche à la campagne* (1984), film impressionniste par son atmosphère feutrée, les émotions contenues, les sensations fugitives, la mélancolie assourdie du vieux peintre et de sa famille – et non par l'image, plus proche de la photographie chromatique des Frères Lumière. Avec *Laissez-passer* (2002), la vie de l'industrie cinématographique de la Continental sous l'Occupation est passionnante. L'angle d'approche choisi a observé deux personnages qui se croisent mais ne se rencontrent jamais. Le parallèle de deux destins est justifié par la mise en scène instable, imprévisible comme l'était cette époque de résistance et de délation. Le samedi soir une des productions de la Continental, *Le Corbeau* (Clouzot 1943), a prolongé l'immersion.
La maîtrise de l'art est éclatante dès son troisième film, *Le Juge et l'assassin* (1976), un grand moment de cinéma. Plusieurs extraits ont aidé à détricoter la force de l'image dans le suspense dramatique.
Un film plus récent a terminé la rencontre : *Dans la brume électrique* (2009) est une aventure américaine réussie et une histoire d'amour entre le cinéaste et la culture du sud des Etats-Unis. Comme dans les précédentes interventions, a été isolé et travaillé ce qui fait la marque de fabrique de Tavernier : l'utilisation des travellings, des plans-séquences qui donne un sentiment de continuité, ponctue le rythme de l'histoire et laisse au spectateur le privilège de ressentir l'émotion de l'instant vécu.

> « J'aime qu'une ligne dramatique progresse en se soumettant moins aux faits qu'aux émotions des personnages, à leur démarche intérieure, qu'elle prenne son temps, qu'elle vagabonde, fasse l'école buissonnière. »

(Bertrand Tavernier : *Qu'est-ce qu'on attend ?* Editions du Seuil, 1993).

Arielle Domon

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 8 juillet 2018, 10h



2018 après Jésus-Christ - « Je ne te condamne pas. »
Dans la vie, il y a des regards qui abaissent et des regards qui relèvent...
Emission présentée par Marion Muller-Colard, et réalisé par Denis Cerantola

Jury Pro-Fil

Si vous désirez participer au 7ème jury Pro-Fil au Ciné-Festival en Pays de Fayence, merci d'en faire part au secrétariat. **www.cine-festival.org**

Un nouveau groupe de Pro-Fil est né à Narbonne, animé par Patrick Duprez.

Un grand bravo et beaucoup de plaisir. Découvrez leur page sur notre site.

Les + sur le site (découvrez son nouveau look)

« Fable du magicien et de l'enchanteur » (Nicole Vercueil)
« Comment Pro-Fil voit le cinéma » (Jacques Vercueil)
Les émissions **radio** :
- Ciné qua non des 28 mars, 18 avril et 16 mai 2018
- Champ-Contrechamp du 27 mars, 24 avril et 22 mai 2018
- Chroniques cannoises des 9, 10, 11, 14, 15, 16, 17 et 18 mai 2018

Les articles de Marie-Jeanne Campana sur *Wajib, L'invitation au mariage, Les panneaux de la vengeance, Phantom Thread, Call me by your name, La caméra de Claire, Tesnota, Razzia, Les destinées d'Acher, The Rider*
Les pages des **festivals** de Nyon, Cannes, Oberhausen, Fribourg et Kiev, avec tous les **billets d'humeur** pour Cannes et Kiev (listés sur les pages des festivals, y compris les articles parus dans Réforme)

Prochain séminaire : 13 -14 oct. 2018 à Toulouse « Vivre avec/entre deux cultures »

Crédits photo
p.1 : © Estrella Pathé
p.3 : © Carole Bethuel – Les films du Worso
p.4 : © Sophie Dulac ; © Universal Pictures International France ; © Diaphana
p.5 : D.R.
p.6 : © Farés Sokhon
p.7 : © Stéphanie Branchu – Les Films du Kiosque
p. 8 : © Nord Ouest Films
p.9 : D.P.
p.10 : © Christophe Brachet – JD Prod – Les Films sur Mesure
p.11 : © Pathé Distribution
p.12 : D.P.
p.13 : © Wild Bunch Distribution
p.14 : © Park Circus ; © Le Pacte
p.15 : Paris, BNF, ms, fr. 2643
p.16 : © Zorro Film
p.17 : Edition P.O.L.
p.18 : D.P.
p.19 : © Ciné-Festival en Pays de Fayence
p.20 : © Le Pacte



A la fiche

'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

(France, Belgique, Luxembourg 2015, 1h52)

FICHE TECHNIQUE :
Réalisation : Jaco van Dormael - Scénario : Jaco van Dormael, Thomas Gunzig – Image : Christophe Beaucarne – Prise de son : Dominique Warnier, François Dumont – Montage : Hervé De Luze – Production : Climax Films, Après le Déluge – Distributeur : Le Pacte
Interprétation : Benoît Poelvoorde (Dieu), Yolande Moreau (la femme de Dieu), Pill Groyne (Ea), Catherine Deneuve (Martine), François Damiens (François), Serge Larivière (Marc), Laure Verlinden (Aurélie), Didier de Neck (Jean-Claude), Romain Gelin (Willy), Marco Lorenzini (Victor)

AUTEUR :
Après des études de cinéma à l'INSAS (Bruxelles) et Louis Lumière (Lyon), Jaco van Dormael débute sa carrière en tant que metteur en scène de théâtre pour enfants. Il se lance ensuite dans la réalisation cinématographique au début des années 1980 avec des courts métrages plusieurs fois récompensés en festivals. En parallèle, il est également metteur en scène de théâtre et d'opéra. Il réalise son premier long métrage en 1991, *Toto le héros* (Caméra d'or au festival de Cannes), puis en 1996 *Le huitième jour*, en 2009 *Mr Nobody*. *Le Tout Nouveau Testament* est son quatrième long métrage.

RESUME :
Comment s'accommoder d'un père cruel sans réagir ? C'est ce que nous raconte, en voix *off*, Ea la fille de Dieu. En envoyant par SMS leur date de décès à chaque homme et femme, elle va remettre en cause la volonté destructrice de Dieu. Avec humour et poésie, nous allons assister à l'écriture du tout nouveau Testament avec l'aide d'un clochard et de six nouveaux apôtres.

ANALYSE :
Le film de Jaco van Dormael a été sélectionné pour la section 'Quinzaine des réalisateurs' au dernier festival de Cannes. Hormis Catherine Deneuve, ce film est joué uniquement par des comédiens belges. Il a remporté le prix du public et le prix du jury au festival international du film de Haugesund en Norvège.
Dans une comédie loufoque, après une introduction délirante mettant en scène des animaux dans toutes sortes de situation de la vie quotidienne, le réalisateur nous convie avec une mise en scène endiablée, une liberté de ton et mille idées à la seconde, à partager l'image insolite d'un Dieu violent et tyrannique. Vivant dans un trois pièces/cuisine avec sa femme, sa fille de dix ans et la statue de son fils J.C., Dieu ne pense qu'à satisfaire sa méchanceté vis-à-vis des hommes. Par ennui, il a créé des lois cruelles et odieuses. Mais sa fille réagit. Avec l'aide de son frère J.C., elle décide d'envoyer la date de leur décès à chacun des habitants de la planète et part à la conquête de Bruxelles et de six nouveaux apôtres pour écrire un tout nouveau Testament.
Cette comédie, une relecture de la Bible, est construite sous la forme d'un conte. Le méchant, Dieu, y côtoie la bonne fée, sa fille. Un tunnel partant de la machine à laver permet de passer du monde clos de l'appartement au monde des humains, Bruxelles. On suit en parallèle les vies des différents protagonistes qui s'entremêlent au gré de gags distillés tout au long du film. Le *Tout Nouveau Testament* regorge d'absurdités, de situations cocasses, de poésie, d'humour sans jamais tomber dans l'irrévérencieux.
La B.O. composée et interprétée par An Pierlé au piano est assortie de musiques diverses : baroque, classique, variétés françaises. Chaque personnage a son propre thème, ce qui permet au réalisateur de diriger les sentiments des spectateurs : une main qui danse sur la musique de Haendel, un poisson volant qui chante du Charles Trenet, une relation de tendresse entre une femme et un gorille symbolisée par une musique de cirque...
Avec une petite fille de dix ans et six apôtres : une manchote, un obsédé, un assassin, une femme délaissée, un employé de bureau et un garçon qui veut devenir fille, accompagnés d'un clochard chargé de rédiger les pages du tout nouveau Testament, ce film parle à nos sentiments et à nos émotions : tristesse, joie, déception, peur, amour, et nous indique que chacun doit prendre sa vie en main et vivre pleinement sa vie sans se soucier du reste.

Marie-Christine Griffon

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche, dans le cadre de notre collaboration avec *protestants.org*, **depuis *VdP* 35 :**
Vers la lumière (Hikari) (Naomi Kawase) — *Il figlio, Manuel (*Le fils, Manuel)* (Dario Albertini) — *Jésus, l'enquête (The Case for Christ)* (Jon Gunn) — *Phantom Thread (*Le fil fantôme)* (Paul Thomas Anderson) — *Les destinées d'Asher (Scaffolding)* (Matan Yair) — *The Rider* (Chloé Zhao) — *Razzia* (Nabil Ayouch) — *La belle et la belle* (Sophie Fillières) — *Hostiles* (Scott Cooper) — *Une vie à l'étroit (Tesnota)* (Kantemir Balagov) — *Marie Madeleine* (Garth Davis) — *Vent du Nord* (Walid Mattar) — *Lady Bird* (Greta Gerwig) — *Le collier rouge* (Jean Becker) — *L'Île aux chiens (Isle Of Dogs)* (Wes Anderson) — *Katie says Goodbye (*L'adieu de Katie)* (Wayne Roberts) — *La mort de Staline (The Death of Staline)* (Armando Iannucci) — *Sonate pour Roos (Verdwijnen)* (Boudewijn Koole) — *Foxtrot* (Samuel Maoz) — *Ready Player One (*Premier joueur, prêt)* (Steven Spielberg) — *Nul homme n'est une île* (Dominique Marchais) — *Transit* (Christian Petzold) — *Land (*Terre)* (Babak Jalali) — *Three Faces (*Trois visages)* (Jafar Panahi) — *Everybody Knows (Todos Lo Saben)* (Asghar Farhadi) — *Solo : A Star Wars Story (*Solo : une histoire de la Guerre des étoiles)* (Ron Howard)